

# Les Funérailles de l'Éclipse

## Du même auteur

*Le soupir des djinns-Rohbanes*, l'Harmattan, 2005

*Le général Zin-Zin et les étourneaux de Djinn-Djinn*, l'Harmattan, 2012

*Tarbouch, foulard et casquettes*, l'Harmattan, 2013

*L'antique refrain de Sidi el-Meddeb*, l'Harmattan, 2015

*Les tresses du vent*, Edilivre AParis, 2008

*Bidouns & Bidons*, Edilivre AParis, 2010

*L'effraie de la Permanence*, Edilivre AParis, 2012

Mahmoud-Turki Khedher

# Les Funérailles de l'Éclipse

 **Orizons**  
2017

## Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012  
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012  
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012  
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012  
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012  
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012  
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012  
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013  
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013  
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013  
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013  
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013  
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014  
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014  
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014  
Andrée Montero, *Le frère*, 2014  
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014  
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014  
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015  
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015  
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015  
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015  
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé, tome V*,  
2015  
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015

Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015  
A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015  
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015  
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015  
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Robert Havas, *Parlons rat*, 2016  
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016  
Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016  
Pierre-Jean Memmi, *La Promesse*, 2016  
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016  
Robert Pouderou, *Quelqu'un*, 2016  
Pierre Nougaret, *L'inconnu du marque-page*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017  
Monique Lise Cohen, *Métamorphose au ciel des solitudes*, 2017  
Solange Combe, *L'Hôtel de Paris*, 2017  
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017  
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017  
Raymond Espinose, *Distances, Carnets 2012-2015*, 2017  
Mahmoud-Turki Khedher, *Les Funérailles de L'Éclipse*, 2017  
Max Memmi, *La belle Peul et le comptable*, 2017.  
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017  
Luisa Valenzuela, *Le masque sarde — Le profond secret de Perón*, 2017

Voir la collection complète des publications de « Littératures », voyez en ligne : [www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)



Aalé n'était pas une célébrité, chanteur, homme de cinéma ou de théâtre, personnalité du monde du sport, mufti enturbanné de l'exemple religieux, ou membre influent, dithyrambique de la politique. Il n'était ni ange ni démon, mais fils d'Adam, parti après avoir vécu, sans avoir connu véritablement le bonheur, le plus beau jour de la vie. Juste cinq minutes inoubliables durant lesquelles il laissa échapper un rire, plutôt un son de gorge d'énorme satisfaction qui s'étira longuement, jusqu'à en être essoufflé, étourdi. Ce n'était pas Aabed qui lui avait procuré cet instant de béatitude, de volupté. C'était une excellente nouvelle que son petit-fils lui avait rapportée. Un bien immense qui redonna à son cœur de la régularité, à la prunelle de ses yeux, du moins à ce qu'il en restait, une lueur d'étoile. De ce beau jour de réussite dans une grande école qu'il attendait, qu'il souhaitait, qu'il désirait, il s'en était saisi pour apaiser tous les maux et les déceptions et éteindre sa soif de prestige pour l'éternité.

Tout autour du cercueil, les membres d'el-Kèffèla, association composée essentiellement de fils du bled, chargés de réciter les sourates et de dire les prières, montraient des visages impassibles sans grimace de compassion, sans lueur de

tristesse. Ils affichaient leur expérience de l'au-delà, du froid de la décomposition, ce qui les dispensait des airs de l'accablement et de la souffrance, de l'affliction et de la désolation.

Aalé n'avait pas besoin de chants liturgiques, de psalmodie, de publicité incantatoire, aux accents émotionnels, louant le Seigneur, le conjurant d'accueillir sa créature dans son royaume. De la comédie, ce requiem. Le défunt était couvert de la peau de l'honnêteté et cela était assez méritoire pour renaître à l'apogée le jour de la rétribution, du Jugement dernier.

La cérémonie fut ponctuée par un mouvement collectif, presque spontané, accompagné de cris de femmes, voulant arracher le corps d'Aalé lors de la levée. C'était de trop. Une voix d'homme, petit-fils de cousin et soi-disant imam de mosquée au village natal, fit entendre quelques mots de désapprobation, incitant à la retenue. La petite mascarade, aux youyous de la douleur, s'arrêta net.

Le corbillard avançait rapidement. Un proche cousin, encore un autre, était à la manœuvre pour conduire le disparu à sa dernière demeure. Décidément rien n'était épargné à Aalé. Tambour battant, on grilla tous les feux de la circulation, malmenant une procession mécanisée qui avait un mal fou à suivre, peinant dans les détours, s'enfonçant dans les fondrières, dérapant dans les excavations, glissant dans les méandres vaseuses du quotidien.

Pour Aabed, la ligne continue s'était arrêtée d'un seul coup, à Bab-el-Fella<sup>1</sup>, la porte de la Brèche ! Il n'y avait plus de route, seulement une ouverture sur le néant, sur la grandeur mythique de l'au-delà.

1. Une des nombreuses portes qui contournent la Médina et ses faubourgs.



Un attroupement se dessina. Il ne ressemblait à rien, ne rassemblait pas tout le monde. Il y avait les abonnés à la prière quotidienne et ceux qui s'en exemptaient, se tenant en marge, en retrait, doutant du paradis, sans trop croire à l'enfer. Il y avait ceux qui attendaient pour marcher, faire quelques pas, derrière le défunt, et s'alléger de quelques péchés. Il y avait ceux qui se saisissaient de la dépouille pour vivre intimement la mise en terre et gagner un peu de miséricorde. Ils n'étaient pas les seuls à vouloir récolter des bienfaits. Il y avait aussi les croque-morts qui attendaient le pourboire et les mendiants, autres corbeaux du cimetière.

Un tortillard de visages s'était formé après qu'une dernière imploration remblaya et recouvrit la tombe. Dans ce décor de fin de monde, une foule de lèvres égrenait un chapelet, une chaîne de condoléances et une même formule lapidaire qui se voulait sensible, solidaire, du drame vécu.

Puis une silhouette perça de l'ombre. Aallala, dit-il pour se présenter et se faire connaître. Un revenant qu'Aabed n'avait plus croisé depuis l'enfance, depuis des décennies, depuis le temps où Aalé menait de main de maître les entrepôts de la Sacherie<sup>2</sup>. Il voulait, dans une démarche singulière, délibérée, clôturer la parade des condoléances et fermer définitivement une parenthèse par un salut inattendu, dérogeant à la règle. La voix trahie à peine par l'émotion, il dit en une brève et sèche phrase qu'il n'avait jamais volé le moindre sac en toile de jute sur son lieu de travail. Il s'était montré habillé de sincérité en s'adressant à Aabed. Il voulait mettre un point d'honneur à faire savoir et entendre qu'il était honnête, comme Aalé, qu'il était intègre, en paix avec sa conscience, n'ayant jamais détourné à son profit un seul bien qui ne lui appartenait pas. Il tenait

2. Centre de stockage de sacs en toile de jute.

à enterrer une fois pour toutes ce qui lui restait sur le cœur, une vieille histoire de larcin dont son ex-patron, Aalé, l'avait accusé. À l'époque des faits, il ne fut pas renvoyé, simplement muté, peut-être au bénéfice du doute. Aallala serait revenu de l'au-delà pour dire qu'il n'avait jamais mérité une sanction vécue comme un tort, demeurée comme une plaie ouverte, puante, inguérissable. L'ancien ouvrier s'était exprimé sans aucune haine envers son ex-supérieur. Il est vrai qu'il n'était pas un cousin hypocrite d'Aalé.

Pour Aabed, ce ne fut pas un adieu car une *fella*, une brèche, restait entrouverte. Il fallait oser se pencher sur le corps d'Aalé et feuilleter son âme. Lire, parcourir et découvrir, sur le nu de la pierre tombale, le livret d'une vie. Un recueil de versets funéraires, calligraphié d'ombres d'éclipse, avec un astérisque sur le titre.

Toute reproduction était interdite, sous peine de disparition. On pouvait tourner uniquement les pages d'un règne chauve, d'une myopie aiguë, ponctuée de convulsions et de soubresauts, de contractions et de contorsions, de crispations et de coups de sang. Au fil des interrogations et des suspensions, une émotion de blancheur, de craie, inscrite, insérée, dans le tableau noir des journées sans parler, des mois sans communiquer, des années à côté. Seule, l'éternité pour comprendre sans jamais oublier.

Halima, sur son lit de mort, avait demandé à voir une dernière fois ses deux enfants. Elle avait regardé le plus jeune longuement, puis faute de temps, elle eut un dernier réflexe à vouloir s'envelopper de l'odeur d'Aalé, son aîné, âgé d'à peine cinq ans. Alors, elle le dénuda, lui enlevant la peau de la sensibilité, de l'affectivité, pour se couvrir de ce linceul jusqu'au jour où

les squelettes s'envelopperont, à nouveau, de chair et de sang, selon la volonté de l'Éternel tout puissant.

Aalé n'avait vraiment pas de peau. En venant au monde, Halima, sa mère, déjà bien malade, se trouva dans l'incapacité de l'allaiter. Ce fut sa grand-mère maternelle, Khédija bent Essuissi, encore jeune, qui le secourut, lui donnant le sein en même temps que sa petite dernière. Elle venait, elle aussi, tout juste, d'enfanter.

Ce fut aussi à l'aube de ce même âge, de cinq ans, qu'Aabed eut la terrifiante sensation de réaliser soudainement qu'un voile de myopie lui retirait le sourire du biberon pour irradier ses rêves d'ombres d'éclipse.

Bhèbèh ne vois-tu rien venir à l'horizon ? L'appel de l'enfant était pathétique. Il croyait réellement qu'on allait l'égorger. Pour avoir été dérangé dans son sommeil, Aalé joua, un jour, à Barbe-Bleue. Il enferma à double tour Aabed, fautif d'avoir enfreint la règle d'or qui voulait qu'on entende les mouches voler, durant la sacro-sainte sieste de l'après-midi.

Il faisait noir dans la pièce, ce qui affolait le petit che-napan et décuplait sa peur. L'attente était particulièrement dramatique dans un espace clos, d'une densité d'encre. Un vide des yeux et une pression abominable, de tenaille, qui lui fit perdre le discernement, la boule. À tâtons, il cherchait désespérément les persiennes, la porte. C'était blindé. Bhèbèh entendait les cris désespérés de son enfant, mais elle ne pouvait ni le rassurer ni intervenir. Heureusement que Jilani, l'ami intime d'Aalé, vint frapper à la porte d'entrée avec deux de ses enfants. Aabed l'avait échappé belle. On disait qu'Aalé avait droit de sacrifice sur ses enfants.

Drôle d'ami Jilani qui, depuis ce jour-là, coupa les ponts avec Aalé. Pourtant, ils étaient vraiment liés, entretenant depuis longtemps des rapports de confiance et de complicité,

ayant en commun la manière d'élever à la dure, de porter l'uniforme de surveillant, de maître céans intransigeant. Une mésentente incompréhensible. Peut-être à cause d'une histoire d'établissement scolaire, d'éducation, d'instruction, d'enseignement tout court. Aalé exerçait ses talents d'instituteur à la maison veillant sur les leçons de l'école française, s'acharnant sur les exercices de révision, de soutien et de rattrapage. Il avait la foi dans l'acquisition du savoir et des connaissances, les réservant à Aabed et à ses autres enfants, gardant pour lui les devoirs religieux. Jilani, lui, réveillait dès l'aube, ses rejetons, les soutirant brutalement de leurs rêves pour se transformer en maître coranique, leur faire apprendre et réciter les sourates d'Allah. Il caressait l'espoir de voir Barhoum, son aîné, propager sa religion, mais soumission et supplice au quotidien avaient rebuté son fils qui, bien des années plus tard, s'éloigna de la voie de la piété et de la dévotion, trouvant dans la luxure et la débauche de quoi faire ses ablutions. On aurait pu l'appeler Sidi Abdallah Gueche<sup>3</sup> tant la fréquentation assidue des petites ruelles du bordel lui était devenue une source où il découvrait sous de petites tenues des nymphes de joie. Il avait beaucoup de compassion pour ces filles perdues, rêvant de sortir Zohra de ce mauvais pas, de faire de Bèyya un modèle féminin et de marier Poupée.

Il allait voir souvent Zohra, un charme de soleil mais un cœur de banquise qui se réchauffait quand Barhoum lui ramenait une fiole de parfum du souk. Elle se sentait alors femme et non pas putain qui recevait, un brin d'amour, un zeste de respect, une bouffée de considération de la part d'un missionnaire qui s'était déchargé de la religion. Zohra n'avait pas eu beaucoup de chance dans la vie. Son père, souffrant de

3. Abdallah Gueche, nom d'un bordel à Tunis.

pneumonie, laissa en mourant onze frères et sœurs à nourrir ou à mourir. Alors, elle accepta de se sacrifier. Depuis, elle disait à chacun de ses clients : que peut valoir la peau d'une bête qui a été immolée ?

Bèyya se disait originaire de Tlemçen, d'Algérie. Son dimanche, elle le passait de temps en temps avec Barhoum qui acceptait de l'accompagner, profitant, au frais de sa princesse, des restaurants panoramiques et des bords de mer. Elle avait fugué de chez elle car sa famille voulait la marier à un vieux harki vivant en France. Elle rêvait de rejoindre Paris, afin d'y trouver un emploi de styliste, son véritable métier, un strapontin dans les ateliers Cardin, Yves Saint Laurent, Dior ou Lacroix. Barhoum ne pouvait lui souhaiter que la chance de devenir un top modèle, de haute couture, sans la fourrure du mannequin de la prostitution.

Poupée lui avait raconté sa drôle d'histoire de fleur de glaïeul livrée en pâture à un pèlerin, chêne septuagénaire, à la besace bedonnante, du pays des hamadas, péninsule du soleil levant. Puis le bulbe avait dégénéré, flétri sur un continent de sable mouvant aux palais d'encens en perpétuelle fermentation. Troc, elle traversa le Robaa-el-Khalî<sup>4</sup> d'une femme dés-humanisée, cotée à la bourse de l'avilissement. Poupée avait, un jour, disparu, partie, disait-on, pour un couvent.

Il faisait nuit et une panne d'électricité, comme une éclipse, avait plongé la chambre de séjour dans une atmosphère d'anxiété, de peur incontrôlée. Aabed, avait, ce jour-là, marché sur un tesson de bouteille. Bhèbèh n'eut d'autre recours que d'allumer une bougie de blancheur vacillante, une vieille lampe à pétrole, qui ornait l'immense buffet de la

4. Désert en Arabie Saoudite.

pièce, puis de poser un tampon de caresses sur la blessure, sur l'entaille.

Aalé était absent depuis quelques jours, autant que les doigts d'une main, mais il rentra de voyage, cette nuit-là, avec un panier plein de fruits de décembre. Aabed avait refusé de manger l'orange épluchée que Bhèbèh lui tendait. Elle était nue, écorchée, sans chaleur, comme l'ombre d'Aalé qui envahit subitement les murs et les coins, le sol et le plafond. Du bout des lèvres, il entendit : « prends, c'est bon. » Une consolation de Barbe-Bleue au cœur sans jus, sans émotion. Une impression, un pressentiment.

Aalé ne daigna pas s'enquérir ni même regarder des cils imbriqués, des paupières fondantes. Les larmes avaient coulé, brûlé, vives, incandescentes, silencieuses. La lampe à pétrole que Bhèbèh avait allumée pour caresser la blessure de la plante du pied, n'était plus que mèche de feu, glu de cire, sang de cendres et fumée orange.

Dadoumma, l'ogre de l'enfance, qui hantait la conscience d'Aabed, avait émigré sous d'autres cieux. Il ne lui faisait plus peur. Barbe-Bleue avait conquis sa place, tissant sa toile, emplissant désormais de sa redoutable présence la maison.

Entrée en cours préparatoire. Six ans.

Aabed ouvrit les yeux sur une aube naissante, vierge. Dans son cartable de cuir rouge, il n'y avait pas encore de syllabes, de voyelles, ni de chiffres. Aalé, en ce premier jour de rentrée, s'était déplacé jusqu'à l'école. Ce n'était pas pour accompagner Aabed mais pour poursuivre l'élève sur le chemin de l'Enseignement, tout le long du primaire et du secondaire.

Le tableau noir scintillait de craie, d'effet magique. La maîtresse traçait avec les lettres de l'alphabet une partition musicale, un joyau de sons nouveaux, des contours harmo-

nieux, une leçon de classe, de grande adresse et de parfaite maîtrise. Dans l'ombre de l'école se tenait Aalé. Il mesurait la concentration, la respiration, le relâchement, de l'écolier. Crispé, tendu, les sourcils durcis, le regard rétréci, le foyer embrasé derrière des lunettes rondes, il attendait. Au premier faux-pas...

La fureur éclata. Œil de cyclone et grain de folie. Aabed fut renversé, piétiné, à même le trottoir, non pas parce qu'il avait dérangé Aalé dans sa sieste sacrée, dans ses fonctions, dans le feu de son travail à la Sacherie, mais parce qu'il était venu dire que la maîtresse faisait l'école buissonnière. Une hystérie que rien ne pouvait retenir, encore moins justifier.

Aabed avait couru comme un fou jusqu'à la maison pour aller se réfugier dans les bras de Bhèbèh. L'ombre monstrueuse d'Aalé était à ses trousses. Elle fondait sur lui, le doigt pointé, accusateur : il n'aime pas aller en classe, il fuit l'école, ça fait trois jours qu'il me raconte des histoires... Que pouvaient valoir le regard de Bhèbèh et les supplications d'une tante présente, venue passer quelques jours à la maison, devant une silhouette anthropophage au regard flou, la myopie dilatée, l'aveuglement hors des orbites ?

Une terrible raclée pour rien. Le directeur de l'école expliqua à Aalé que les instituteurs pouvaient tomber malades et qu'il n'avait d'autre choix que de renvoyer les gamins chez eux. Aabed n'avait pas menti.

Aalé, mieux aurait valu ne pas acheter un carré de chocolat noir pour réparer les dégâts. L'innocence était écorchée, l'équilibre psychique brutalisé, saisi d'effroi, de froidure, de gelée de craie.

Aalé avait cru se racheter, se faire pardonner, en envoyant Aabed en excursion. Une petite escapade de quelques heures qui l'emmena à Bir-Kassaa, à quelques kilomètres de la capi-

tale. Il partit en compagnie d'Émile, le chauffeur italien et de Mahmoud, le convoyeur, un sacré et honorable personnage, fils du village et proche parent d'Aalé. Aussi pieux que naïf, Mahmoud se prétendait uléma, adepte d'un islam de grande tolérance. Invité par Émile pour le repas de midi, il expliqua à table qu'un Musulman pouvait partager le repas d'un chrétien, savourer son ragoût, même cuisiné avec de la viande de porc, à condition de ne manger que la sauce et les légumes.

Il prônait la non-violence. Éviter tout malentendu, litige, problème ou confrontation, entre gens de bonne famille, surtout entre enfants de cousins et tout particulièrement avec Salem, son fils. Avec toute la crédulité, la bonhomie, qui le caractérisait, il montra un jour à Aabed la photo de son rejeton afin que ce dernier pût le reconnaître s'il venait à le croiser. Il valait mieux ne pas avoir maille à partir avec lui. Salem, disait le père Mahmoud, était un bagarreux né, un redoutable gaucher, un chien, fils de chien, capable d'avalier, en deux bouchées, un pain entier.

Une première année d'école et un terrible châtement pour un simple soupçon !

La myopie d'Aalé s'était déclarée. Elle allait évoluer, durant tout un cycle d'années, exerçant sur Aabed, spécialement sur sa scolarité, un jeu d'éclipses, d'ajustement, d'alignement, d'alternance, de contrastes de noirceur et de blancheur.

À l'autre bout de la salle de séjour où les ondes de la radio crépitaient, sans cesse sollicitées, à la recherche de stations du monde arabe, et plus particulièrement celle des célèbres ondes du Caire, il était l'enfant qu'Aalé guettait. Dans cette pièce où il travaillait, sur cette table carrée où il faisait ses devoirs, il était à chaque fois interpellé quand il était surpris, un instant, le nez en l'air. Avoir les yeux rivés sur ses livres, plongés dans ses cahiers, était la seule voie à suivre. Des années de harcèle-



ment obscur, de surveillance aux regards barbelés, électrifiés. Une méthode totalitaire, une surpression qui n'allait jamais retomber, prenant des proportions exagérées pour devenir un fardeau pesant, une contrainte démesurée, une dictature insupportable.

Aalé avait la pathologie de l'instruction, l'obsession de réussir à l'école, avec essentiellement la priorité absolue de briller dans toutes les matières, d'être le plus beau fleuron, toujours au premier rang. Il n'admettait pas la faiblesse et en premier, celle de ses yeux. Un handicap qui le rendait aveugle quand il se transformait en maître impitoyable, utilisant la surveillance comme support pédagogique et la craie, comme bâton de correction. À faire bégayer, balbutier, contrecarrer la compréhension. À sectionner les doigts de l'écriture, à couper le souffle de la lecture, à rendre épileptique le raisonnement.

L'atmosphère était hérissée, saturée de phobies, spécialement dans cette salle de séjour où les jours se suivaient, se ressemblaient, où Aalé, maître Barbe-Bleue, faisait classe, donnant des cours particuliers.

Pauvre Aalé qui n'avait dans la bouche que les mots de la dictée à épeler, du problème à soumettre, et des maux pour corriger. C'était sans préparation, sans déchiffrage, sans première découverte. Il n'avait pas d'autre exercice que d'hypnotiser le texte, de faire flotter le jugement et de tout laisser en suspens.

Il y avait de l'électricité, de l'orage, dans l'air quand il appelait, à intervalles réguliers, demandant si la solution du problème était enfin trouvée. Ça stressait, ça faisait des nœuds dans l'estomac, ça devenait nébuleux. Ça butait sur une arithmétique qui mélangeait les prix et les surfaces, les volumes et les poids, s'enchaînant avec des conversions, s'embrouillant

avec des virgules, se perdant dans le dédale d'un calcul sans fil conducteur, sans fil d'Ariane.

Pas de répit. La voix d'Aalé pleuvait d'accords grammaticaux de noms, de verbes et de compléments, sous la rude dictée. La pluie giclait des grêlons. Il y avait différentes formes de sons et d'accents, d'exceptions et de conjugaison. Du singulier et du pluriel, de la minuscule et de la majuscule, du neutre et des liaisons, jusqu'à toutes sortes de pièges à tomber dedans, sans oublier w, x, y, et z comme zéro pointé un maître « plus-que-parfait ».

Seuls mots qu'Aalé ne risquait pas de prononcer dans l'exercice de ses fonctions étaient ceux qu'on disait tout haut pour les siens, ceux qui étaient les plus chaleureux dans la bouche d'un parent : viens mon enfant, ça va mon petit, alors mon gamin, ne serait-ce que cela !

Il se drapait intégralement de la charge du maître pour mieux s'affranchir du rapport affectueux et familial. Il occultait ainsi toute faiblesse, s'interdisant le droit de récompenser, de distribuer des bons points pour s'acheter un gâteau de semoule chez le marchand de beignets ou une sucrerie chez Laaroussi, l'épicier. Cela aurait donné du baume à la vie, desserré l'étreinte de la salle de séjour.

Aalé eut un réflexe paternel envers Gharbi, un petit camarade d'école. Il avait eu droit, sous le regard attristé d'Aabed, à une grosse pièce de monnaie, de quoi satisfaire tout une envie. Quand Aalé ouvrait son porte-monnaie, ça tintait toujours. Il ne pouvait donc pas manquer de sous et pourtant, il n'avait sorti qu'un *dourou*<sup>5</sup>, pour Gharbi, l'autre était resté à travers la gorge d'Aabed, le hoquet ne le fit jamais passer.

5. Ancienne pièce de monnaie, d'une valeur dérisoire.